

Guantanamo. Personne n' imagine trouver, à l' ombre des palmiers et des barbelés du centre de détention le plus célèbre du monde, une véritable petite ville américaine. Lors de trois séjours, entre mars 2014 et février 2015, la photographe new-yorkaise Debi Cornwall a capturé ce contraste saisissant. Sa série « Gitmo at Home, Gitmo at Play » confronte l'absurdité des espaces de vie : ceux, paisibles et aseptisés, qui accueillent les six mille soldats et civils de la base militaire, et ceux, concentrationnaires, où sont parqués les cent seize prisonniers toujours détenus au mépris de la convention de Genève.

Trois militaires font face à la mer des Caraïbes, au sud de la baie de Guantanamo. La prison se situe à seulement 1 kilomètre à l'ouest. Lors de ses séjours en mars et septembre 2014, Debi Cornwall était en permanence escortée par des soldats. Elle avait l'interdiction formelle de prendre en photo leurs visages.



AUX PORTES DU PÉNITENCIER

REPORTAGE PHOTO **DEBI CORNWALL**



Témoins de Jéhovah, protestants ou catholiques... il existe une dizaine de services religieux sur la base militaire de Guantanamo. Ici, la chapelle principale et son confessionnal, où l'on peut parler de manière anonyme (à gauche) ou à visage découvert (à droite).



Les gardiens dînent au Seaside Galley, à deux pas du centre de détention. Dans chaque cantine militaire, il y a une table vide entourée par deux drapeaux pour rendre hommage aux soldats américains disparus et aux prisonniers de guerre.



Un officier devant un bâtiment du centre de détention de Guantanamo, appelé camp Delta, qui compte sept unités. Le pénitencier a été conçu comme la réplique exacte d'une prison de haute sécurité américaine.

Subventionné par le département de la Défense, le Nex est le seul supermarché de la base. Les soldats s'y procurent les produits de première nécessité, les cigarettes et l'alcool.



Certaines cafétérias, comme le Iggy's, sont réservées aux officiers. Mais tous les habitants ont accès à une quinzaine de bars, clubs, restaurants et fast-foods répartis sur la base.

Pour ses premières visites, Debi Cornwall était logée dans une villa où les soldats venaient la chercher et la déposaient. Lors de son dernier séjour, elle a résidé à l'hôtel Navy Lodge, où se trouvaient notamment des proches des militaires en visite.

Les employés qui s'occupent de l'entretien des espaces verts sont majoritairement jamaïcains ou philippins et représentent un tiers de la population locale. Earl, «ninja des pelouses», pose devant un pavillon résidentiel.



Dans le sud de la baie, quelques soldats vont jouer au base-ball pendant leurs heures de repos. Durant leur mission, beaucoup d'activités en plein air leur sont proposées.



La base compte de nombreuses installations pour enfants dont des aires de jeux, une école et un collège-lycée, afin qu'ils poursuivent leur scolarité durant les missions de leurs parents.



Deux tricycles bordent une piste de course à pied près d'un complexe sportif. L'armée américaine met en place un grand nombre de programmes physiques et ludiques à destination des résidents.



Les baraquements du Cuzco Wells sont réservés aux équipes des relations publiques, dont le rôle est d'encadrer les médias. Ils vivent séparés des autres militaires et des gardiens.



Une bouée géante en forme de tortue flotte au milieu d'un bassin pour enfants. C'est l'une des piscines du complexe aquatique où se rendent les habitants de la baie de Guantanamo.





Dans le camp 5, qui fait partie du camp Delta, les détenus peuvent faire du sport dans une « cage de récréation ». Ils restent enfermés dans leurs cellules entre dix-huit et vingt-deux heures par jour.



Lorsque certains détenus respectent le règlement de la prison, les militaires les laissent parfois regarder la télévision dans ce fauteuil élimé, les chevilles enchaînées au sol.



Chaque cellule mesure 5 mètres carrés. Une flèche peinte sous le matelas indique la direction de La Mecque. Le représentant du culte musulman de la prison fait l'appel à la prière cinq fois par jour.



A son arrivée, chaque détenu reçoit un pack d'« équipements de confort », dont une tenue, des sandales en plastique, un exemplaire du Coran, et un déodorant où il est écrit « sécurité maximum ». En fonction de leur docilité, ce lot est plus ou moins fourni.

Hors la loi américaine

par Elodie Cabrera

Un ciel d'un bleu insolent. Des eaux azur. Quelques bouffées d'iode remontent le long de la côte cubaine. Cette vue paradisiaque sur la mer des Caraïbes jure par sa beauté. Pourtant, il suffit de lui tourner le dos pour apercevoir au loin le centre pénitencier le plus controversé au monde. Cent seize hommes y sont encore incarcérés, certains depuis plus de treize ans. Sans procès ni jugement. Dans la baie de Guantanamo, moins de 5 kilomètres séparent ce qui pourrait être le purgatoire du rêve américain.

Dans le sud-est de l'île de Cuba, une Amérique miniature gazouille paisiblement : de petites maisons blanches qui s'étirent comme des chenilles, un bowling, un gymnase, un cinéma en plein air, des écoles, un minigolf pour taper quelques balles les jours de repos, un supermarché, des boutiques de souvenirs et, bien sûr, des lieux de culte dont une église. Des odeurs de friture s'échappent du McDonald's. Un peu plus loin, ce sont les effluves du café de chez Starbucks qui chatouillent les narines. A Gitmo, comme le surnomment ses habitants, « l'atmosphère est familiale, presque chaleureuse », décrit avec surprise Debi Cornwall. La photographe américaine a réalisé un travail au long cours au cœur de cette base navale figée dans les années 50, où l'hymne national réveille aux aurores les quelque 6000 soldats et civils qui y vivent.

Cette langue de terre de 117,6 kilomètres carrés fut cédée aux Etats-Unis en 1903 contre une somme dérisoire. Le loyer annuel de 4 085 dollars n'est plus encaissé par Cuba depuis l'arrivée au pouvoir de Fidel Castro, en 1959. Une manière de contester la présence des Américains, pour qui l'enclave demeure un avant-poste stratégique. Sur terre comme sur mer, des

tours de guet jalonnent ce territoire aride qui s'épanouit sous le tropique du Cancer. L'emplacement pour y implanter le camp de détention n'a pas été choisi au hasard. Il est situé à 800 kilomètres de la Floride. Hors de la juridiction américaine.

En janvier 2002, une vingtaine d'hommes capturés en Irak et en Afghanistan, suspectés d'être impliqués dans les attentats du 11-Septembre et d'appartenir au réseau Al-Qaïda, y sont incarcérés. Au total, 780 âmes ont côtoyé ces barbelés. Ce sont des « combattants ennemis ». Non des « prisonniers de guerre ». Cette pirouette de langage, inventée par l'administration Bush et définie dans le Patriot Act, permet de faire l'impasse sur la convention de Genève qui fixe des règles de protection pour les prisonniers de guerre. Quant à la décision, en 2009, de Barack Obama de fermer le centre pénitentiaire, elle tarde à s'appliquer. Le transfert des derniers détenus vers le sol américain impliquerait en effet un procès en bonne et due forme devant les tribunaux. Or, le manque de preuves, les

condamnées avant de revenir en 2014 à son premier métier, la photographie. Peut-être par déformation professionnelle, après ses douze années au barreau de New York, c'est sur ce lieu mystérieux qu'elle a choisi de braquer ses objectifs. Debi s'y était préparée comme on prépare pour un examen. « Mais ça ne fonctionne pas dans un endroit comme Guantanamo », admet l'ancienne avocate. Elle raconte sans sourcilier les 12 pages du règlement auquel tout journaliste doit se soumettre : défense de s'adresser aux civils ; obligation d'être escorté en permanence par des militaires, de rendre la carte SD de son appareil photo à la fin de chaque journée ; interdiction de photographier les équipements de surveillance, et surtout les visages. « Une mère ne devrait pas y reconnaître son fils », plaisante un officier lors du briefing, à son arrivée. Tout visuel qui déroge à la règle est effacé sans discussion. « En tant qu'avocate, j'avais l'habitude de repousser les limites, mais là-bas, il faut apprendre à regarder ce qu'on veut bien nous montrer. »

«Là-bas, il faut apprendre à regarder ce qu'on veut bien nous montrer» Debi Cornwall

aveux obtenus sous la torture et l'absence de chefs d'accusation posent problème. Un casse-tête qui touche avant tout ceux qui errent au creux de ce no man's land juridique. Ils survivent dans une cage de 5 mètres carrés, éclairée nuit et jour, sont alimentés de force s'ils refusent de se nourrir. Un exil offshore où le cliquetis des serrures supplante le tic-tac de l'horloge.

Debi Cornwall connaît bien cet environnement métallique. Cette élégante quadragénaire diplômée de droit à Harvard défendait des personnes injustement

Debi s'est pliée à la censure sans renier ses convictions.

Le jour où, en mars 2014, elle pose le premier orteil sur la base, huit mois après sa requête auprès des autorités américaines, un soldat claironne : « Guantanamo est le meilleur poste qu'un soldat puisse espérer, il y a tant d'amusement ici ! » D'une piscine où gît une bouée géante en forme de tortue à la salle de répétition de musique, en passant par une aire de jeux pour bambins et le Tiki Bar, qui sert des cocktails face au sable fin, la photographe a traqué les signes du



Pour son dernier reportage, en janvier et février 2015, Debi Cornwall a obtenu une dérogation pour photographier à l'antenne, à condition de développer ses négatifs sur place. L'opération s'est déroulée sous la surveillance des soldats, dans la salle de bains de sa chambre d'hôtel. Tous les tirages ont été contrôlés par l'armée.

bonheur. Ainsi, la marchandise en vente dans plusieurs boutiques de souvenirs de la baie. Sur leurs étals, on trouve côte à côte des bibelots en hommage à la beauté de ce golfe tropical et des articles à la gloire de la Joint Task Force Guantanamo – les troupes qui travaillent à la prison –, des tasses, des balles de golf, des décapoteurs, une housse isotherme motif treillis pour conserver sa bière au frais ou encore des T-shirts. Les slogans varient de la taille XXL avec « The Taliban Towers, le nouvel hôtel cinq étoiles des Caraïbes » au gabarit enfant avec « I love Guantanamo Bay ».

Cet amalgame entre tourisme et honneur de la patrie, c'est le nerf d'une propagande bien rodée qui vise à vanter, auprès des soldats et des visiteurs, les mérites de ce lieu à nul autre pareil. « Forcément, on prend ces slogans et éloges avec des pinces, car c'est le rôle des officiers de vendre l'endroit aux médias et de faire oublier les uniformes orange et les barbelés », nuance la photographe avant d'évoquer « le puissant contraste » avec la froideur de la prison, où l'on ne voit jamais les détenus. Enfin si. Une seule opportunité s'est offerte mais Debi Cornwall s'est refusé à capturer la scène : « C'était derrière une vitre teintée, à grande distance, ils ne savent même pas qu'ils sont observés comme les animaux dans un zoo. C'est primitif. » Le mot refait surface lorsqu'elle aborde le camp X-Ray, où ont été enfermés les premiers détenus. Des images qui ont choqué les téléspectateurs du monde entier : des cellules extérieures aux allures de chenil où jusqu'à dix personnes étaient séquestrées, à genoux, la

tête caoutillée, sous une chaleur suffocante. Le camp Delta le remplace depuis avril 2002. L'herbe folle a repoussé le long des grillages. Deux kilomètres plus au nord, les jardiniers venus de Jamaïque ou des Philippines égalisent les pelouses des pavillons résidentiels.

Comment ces différents mondes peuvent-ils cohabiter dans un si petit écrin ?

A cette chorégraphie réglée comme du papier à musique s'ajoute un turnover permanent. Hormis les militaires de la base navale, qui ne sont pas habilités à se rendre à la prison, peu de soldats sont affectés plus de neuf mois. C'est dans ce laps de temps que les deux premières visites de Debi se sont déroulées, en mars et septembre 2014, encadrées par la même équipe des relations

«Les détenus ne savent pas qu'ils sont observés comme les animaux d'un zoo» Debi Cornwall

En faisant chambre à part : les troupes affiliées au centre pénitentiaire logent tout près de la prison, dans le sud-est de la baie ; les marins et les civils de la base navale résident dans le nord-est ; les baraquements des équipes des relations publiques, dont le rôle est uniquement d'encadrer les journalistes, photographes ou délégués des institutions internationales, se situent dans le centre. « Ils n'ont rien à voir avec les gardiens. Ils ne rencontrent pas les autres militaires, n'échangent pas sur leur travail. La plupart d'entre eux n'ont aucune idée de ce qui se déroule à l'intérieur du camp de détention, insiste celle qui a longuement éprouvé ce système. Il y a presque une structure qui encadre la vie, à l'intérieur comme à l'extérieur des bâtiments, pour filtrer la réalité. » Quant aux avocats des détenus, ils sont mis à l'écart à l'autre bout de la baie, plus à l'ouest, où se trouve l'aéroport. Ils empruntent quotidiennement un ferry pour rendre visite à leurs clients.

Au gré des tours en Jeep, la photographe a débusqué l'humain derrière l'uniforme : « Plus j'allais à Guantanamo, plus les similarités et les différences entre les espaces de vie des détenus et ceux dédiés aux militaires me sautaient aux yeux. Il y a de la solitude des deux côtés, de l'absence et du vide. Tout détenu est un matricule. Chaque garde est un anonyme. » Debi s'interdit de comparer leurs expériences mais assure qu'ils ont un point commun : « Personne ne choisit de vivre ici. »

« Debi Cornwall a consacré le deuxième chapitre de son travail sur Guantanamo à ce commerce. Elle l'a appelé « Gitmo on Sale ». Le troisième, « Beyond Gitmo », est en préparation. Il se focalise sur des ex-détenus et sur leur retour à la vie. »



LA CENSURE QUE DEBI CORNWALL A SUBIE À GUANTANAMO